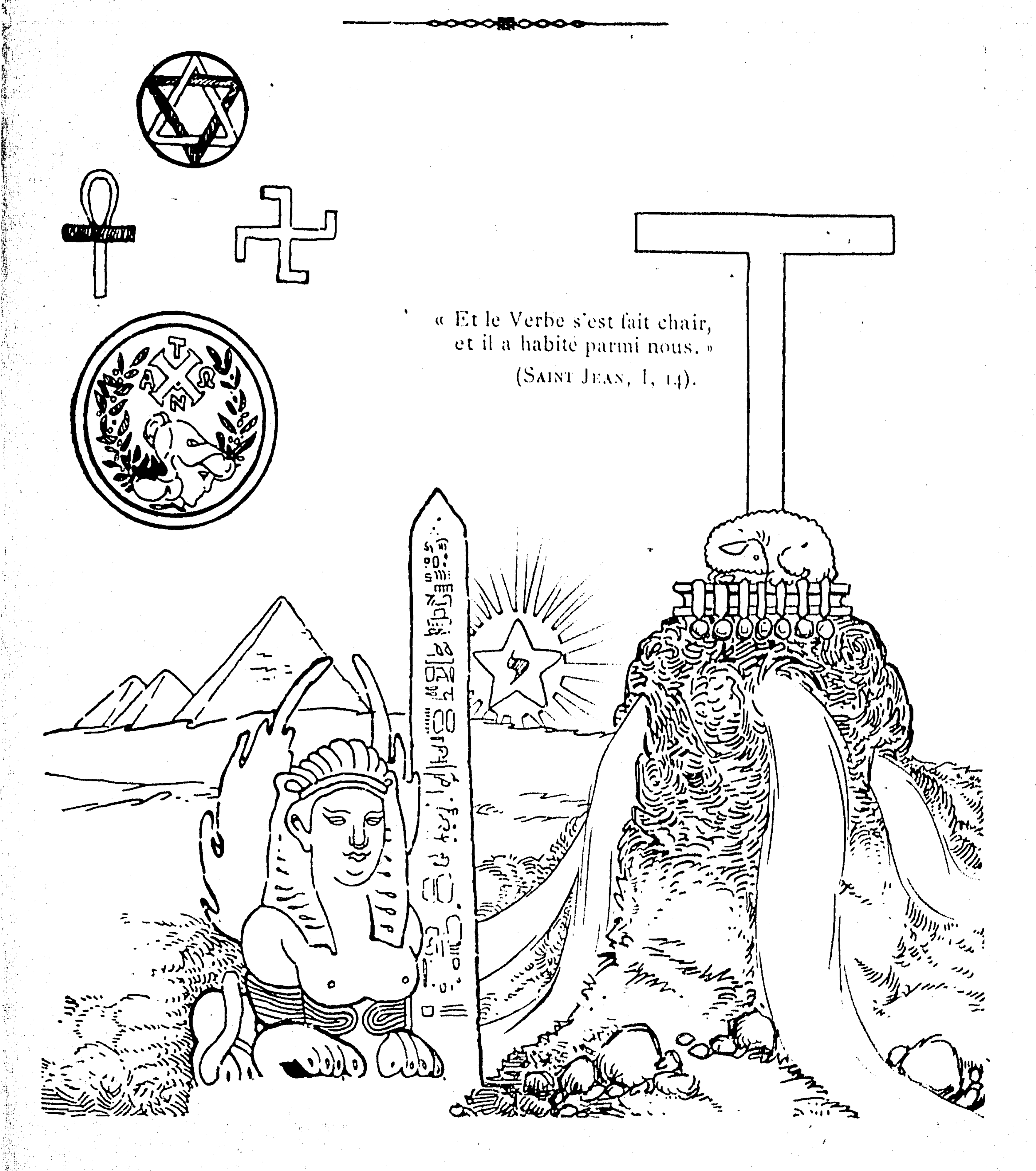
Janvier 1910. N° 3.

LA GNOSE



LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX
76, Rue de Rennes, PARIS

LES SEPT LIVRES DE L'ARCHIDOXE MAGIQUE DE PARACELSE

Traduits pour la première fois du latin en français, avec une introduction, et une préface par le Docteur Marc Haven; texte latin en regard de la traduction. Un volume grand in-8 raisin, tiré sur beau papier; enrichi de 100 gravures de talismans, figures cabalistiques, tableaux astrologiques, etc., dans le texte, et huit planches hors texte, avec un portrait de Paracelse en frontispice.
Prix . . . . **10 fr.**

L'apparition d'une traduction française, attendue depuis si longtemps, de l'œuvre capitale du célèbre hermétiste **Paracelse**, est un événement important pour le monde occultiste et médical.

En effet, l'**Archidoxe magique**, consacré tout spécialement à *l'exposé pratique des secrets de l'Hermétisme*, était resté jusqu'à ce jour enfermé dans sa forme latine moyenageuse et presque intraduisible à cause de sa terminologie rébarbative.

Il a fallu l'érudition profonde et toute la patience d'un adepte, encouragé par la perspective souriante du succès futur de son œuvre, pour mener à bien une semblable entreprise.

Combien de médecins, rebutés d'avoir demandé en vain à la méthode exotérique le moyen de guérir les maladies dites incurables, auraient pu, en ayant entre les mains les merveilleux secrets de **Paracelse**, obtenir des résultats aussi extraordinaires qu'imprévus.

Ces secrets sont désormais à la portée de tous ceux à qui ils pourraient être utiles — le voile est déchiré !

Mais l'**Archidoxe magique** ne traite pas seulement de la cure des maladies, il traite aussi, avec toute la clarté désirable, de la grande science des *Talismans*, restée si obscure encore à l'heure actuelle malgré tous les travaux qui ont été faits sur la question et qui sont à peu près nuls pour la pratique. **Paracelse**, envisageant chacun des cas pour lesquels on peut désirer faire un talisman, donne d'une manière claire et précise la façon de procéder point par point, indiquant le métal à employer selon les circonstances, les caractères à dessiner ou à graver pour chaque cas (*avec figures à l'appui*), et les consécrations magiques qu'il est nécessaire de faire pour l'efficacité complète de ces talismans.

Malheureusement, il est encore d'autres secrets non moins efficaces que contient l'**Archidoxe magique** et sur lesquels **Paracelse** aurait du laisser le voile — telle la pratique de l'envoûtement qui peut être mise en œuvre dans un but quelquefois pervers.

Quant à ce qui est de l'*Astrologie*, de l'*Alchimie* et de la *Kabbale*, l'**Archidoxe magique** contient encore sur ces matières abstruses de nombreuses données indispensables pour la réalisation, de sorte que cette œuvre constitue un traité pratique d'*Hermétisme* et de *Haute Magie* supérieur en tous points aux meilleurs travaux parus jusqu'à ce jour.

On conçoit fort bien qu'avec la science et les pouvoirs qu'il possédait, **Paracelse** ait pu accomplir une quantité prodigieuse de faits paraissant miraculeux. Il eut à son époque une foule de défenseurs frénétiques et d'ennemis acharnés et son nom seul soulevait de violentes querelles.

Ajoutons que l'ouvrage de **LENAIN**, « **La Science Cabalistique** », que vient de rééditer la **Librairie du Merveilleux**, complète admirablement l'œuvre de **Paracelse** pour la théorie, de sorte que ceux qui possèdent déjà le premier pourront en y joignant le second, former un tout complet qui peut mener à l'*Adeptat*.

LE VÉRITABLE ALMANACH ASTRONOMIQUE

D'après les fidèles traditions et les données exactes de la science (avec éphémérides)
PREMIÈRE ANNÉE 1910

Par F. Ch. BARLET

Comprenant : — Des prévisions sur les événements généraux de tout genre (Santé, Affaires, mouvements politiques et sociaux, Accidents, etc.).

— Horoscopes des Souverains de l'Europe et du MINISTÈRE.

En outre : — Exposé complet d'un procédé pratique et simple permettant à tout le monde de dresser un horoscope, *selon la méthode classique*. — Tables et documents astronomiques nécessaires à cet effet, pour l'année 1910.

— Et divers articles sur des sujets analogues.

Un volume in-16, format de poche, de 100 pages de petit texte ; couverture illustrée représentant la Rose ✝ Croix dans ses rapports avec les éléments, les planètes et le zodiaque. Prix, franco. **2 fr 30**

L'utilité d'un almanach de ce genre se faisait vivement sentir depuis longtemps. Déjà l'Angleterre possède deux publications analogues : les Éphémérides de Raphaël et de Zadkiel, rédigées naturellement en anglais, et jouissant malgré cela d'une certaine vogue en Europe.

L'éminent astrologue et occultiste, bien connu et hautement apprécié pour ses travaux de tout premier ordre, F. CH. BARLET, a voulu que la France possédât aussi un almanach à la fois sérieux et pratique, pouvant remplacer avantageusement la « *Connaissance des Temps* », ouvrage très volumineux et d'accès difficile pour ceux qui n'ont pas des notions d'astronomie suffisantes.

Mais cette innovation n'est pas la seule réalisée par notre almanach.

Quantité de travaux ont été publiés sur l'Astrologie; malheureusement, aucun d'eux n'a donné les moyens clairs et pratiques de dresser un horoscope ; toujours l'étudiant s'y est heurté à des difficultés matérielles impossibles à vaincre, et provenant la plupart des obscurités des systèmes et des méthodes. C'est à quoi le maître Barlet a voulu remédier, et, avec la compétence qu'on lui connaît, il a donné toutes les règles nécessaires et la manière précise et simple de dresser un horoscope d'après la vraie méthode généthliaque, ce qui n'avait pas été réalisé jusqu'ici.

Mais bien d'autres surprises sont encore réservées au lecteur. L'Horoscope du Ministère français, nouvellement constitué, avec toutes les phases politiques qu'il doit traverser, ses fluctuations, sa bonne et mauvaise fortune, les événements heureux ou malheureux consécutifs à l'exercice du pouvoir, constituent une tentative qui pourra sembler hardie, mais qui n'est qu'une nouvelle démonstration du grand savoir ès-sciences divines de Ch. Barlet. Aucune ambiguïté du reste dans ses pronostics. L'éminent astrologue a une foi absolue dans son art et ne craint pas le démenti des faits. Suivant ses prévisions, l'année 1910 verra une forte poussée de la démocratie, une sorte de triomphe du quatrième Etat. A ce point de vue, l'horoscope des divers Souverains de l'Europe, qu'on trouvera aussi dans notre almanach, ne sera pas l'innovation la moins sensationnelle.

D'autres articles, non moins intéressants, complèteront parfaitement cette publication sérieuse, qui paraîtra désormais chaque année, et à laquelle est certainement destiné un avenir souriant.

Ajoutons que notre almanach remplace en français les Éphémérides de Raphael et de Zadkiel et vient répondre ainsi à un grand nombre de desiderata.

21e Année de la Restitution de la Gnose — Janvier 1910. — N° 3.

LA GNOSE

ORGANE OFFICIEL DE L'ÉGLISE GNOSTIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT MENSUELLEMENT

Directeur :
T PALINGENIUS

Rédacteur en Chef :
MARNES

Secrétaire de la Rédaction :
MERCURANUS

ADMINISTRATION

LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX, 76, Rue de Rennes, PARIS (VIe)

ABONNEMENTS : 5 fr. pour la France ; 6 fr. pour l'Étranger.

Le numéro 0 fr. 50

Adresser toute la correspondance à M. A. Thomas, 76, rue de Rennes.

Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose

SOMMAIRE :

LE PÈRE HYACINTHE ET LA GNOSE

Notre intention première, Très chers Fils et Très chères Filles, était de vous entretenir uniquement aujourd'hui de celle qui fut pendant quarante ans l'amie d'élection, l'auguste et dévouée parhèdre, l'ange inspirateur de ce noble apôtre, Hyacinthe Loyson. Mais comment séparer ce que les Voi-

ÉGLISE GNOSTIQUE UNIVERSELLE

STATUTS

I. — *Le gnosticisme est une doctrine philosophique et traditionnelle. Il a pour but de restituer l'unité primitive religieuse.*

II. — *Le gnosticisme ne s'impose aux consciences ni par la violence ni par la menace de châtiments après la mort.*

III. — *Il professe, conformément à son titre, que la religion véritable est la Science Intégrale ; de ce fait, son enseignement comporte une doctrine évolutive, qui s'ouvre toujours aux progrès successifs et indéfinis de l'intelligence humaine.*

IV. — *Il est accessible à tous les hommes, sans distinction de nationalité, de langues ou de races.*

V. — *On est admis à la plénitude de la connaissance des vérités gnostiques par des grades successifs qui ne sont conférés qu'au mérite et à la valeur intellectuelle des aspirants.*

VI. — *Les cérémonies gnostiques, les dogmes, les rites sont expressément respectueux des lois de la République.*

VII. — *L'Eglise gnostique de France est sous la haute direction d'un patriarche, qui a Paris pour résidence épiscopale et qui s'intitule évêque de Montségur, en souvenir du massacre des derniers Albigeois. Mais ces titres ne confèrent au chef de l'Eglise aucune suprématie dogmatique. Il est simplement* primus inter pares *et il ne peut prendre aucune décision importante sans l'approbation du Saint-Synode.*

VIII. — *Le Saint-Synode est composé de tous les évêques gnostiques.*

IX. — *La caractéristique de l'Eglise gnostique est de représenter et de restituer l'ancienne Eglise chrétienne, démocratique et égalitaire.*

---

loirs d'En-Haut ont si étroitement, si harmonieusement uni ? Parler de lui, c'est parler d'elle, comme parler d'elle, c'est parler de lui.

Le P. Hyacinthe n'a pas, comme Enfantin, parcouru le monde, le symbolique hémisphère d'argent attaché au cœur, à la recherche de l'idéale épouse. Elle est venue à lui, comme Philomène à Marcion, comme Priscille à Montan, comme Pudentille à Apulée, comme la grande Mathilde à Grégoire VII. Et la sphère intégrale du Couple-Prêtre s'est trouvée constituée, saintement, sans effort, en mode lumineux et triomphant.

Bien des mensonges ont été publiés au sujet du mariage du P. Loyson. C'est d'ordre humain ; on ne calomnie en général que ce qui est pur. Mais il est utile et bon d'éclairer l'avenir lorsque les calomniés appartiennent à l'histoire.

Donc, on a répandu que le P. Loyson, à l'exemple de Luther, avait rompu avec Rome par le fait banal d'une emprise charnelle. La vérité, c'est que depuis de longs mois, avant même qu'il connût l'existence de Madame Meriman, son évolution religieuse était en gestation dans sa pensée. Il commençait à regarder fixement le dogme de l'Enfer, et ce dogme l'épouvantait. Il ne pouvait se faire à cette idée d'un Dieu dont la Mansuétude est le principal attribut, torturant pendant l'éternité une créature coupable d'un unique péché mortel. Le dogme de la confession obligatoire, « cette chose sombre qui a souillé l'âme en la fouillant », selon le mot de Michelet, lui semblait également une institution néfaste. Mais, par-dessus tout, l'infaillibilité papale qu'on allait proclamer, lui apparaissait comme un outrage à la raison, un mensonge absurde contredit par l'histoire.

C'est sur ces entrefaites qu'elle vint à lui, la douce prédestinée. Ce fut d'abord une chaste amitié, un tendre et très élevé platonisme auprès duquel les effusions de saint François de Sales pour Madame de Chantal, sembleraient un véritable sensualisme. Il y eut d'abord un simple échange de lettres, dont la question religieuse composait le thème essentiel. Ce n'est pas elle, certes, qui eût alors osé lui écrire : « Il y a quelque chose en moi qui n'a jamais été satisfait, *mais je ne saurais dire ce que c'est !* », ni lui, qui aurait osé répondre : « Je suis, comme vous savez, *vous-même*, sans réserve, ni *différence* quelconque » (1).

D'écrites, les conversations devinrent orales. Des visites discrètes, rares d'abord, puis plus fréquentes, rapprochèrent la jeune veuve de l'éminent orateur, dont celle-ci était depuis longtemps la fidèle auditrice. Mais il ne s'agissait encore, entre elle et lui, que de la seule chose nécessaire, du salut éternel, des dogmes fondamentaux, d'exégèse biblique, d'une réforme catholique possible. La question du célibat ecclésiastique n'était pas même effleurée. Ce ne fut que plus tard, beaucoup plus tard, que cette sainte conjonction de deux âmes se compléta par l'indisssoluble union de deux existences.

---

(1) Correspondance de François de Sales et de Jeanne de Chantal. Cf. Matter. *Hist. du Mysticisme.*

Loin, comme on l'a prétendu, que Mme Meriman ait causé la perdition du P. Loyson, elle a été son salut. L'illustre prédicateur touchait à ce tournant terrible où le prêtre catholique à puissante cérébralité se prend à discuter ses croyances. Sans la bénéfique influence de cette femme de foi et d'amour, peut-être le P. Loyson eût-il fini en négateur. Au lieu de l'évolution vers le vrai, c'eût été l'involution dans les ténèbres extérieures, l'irrémédiable naufrage, le saut dans l'abyme.

On dirait qu'un génie d'harmonie et de beauté a présidé à la vie de cet apôtre, en a fixé la norme, déterminé le nombre et le rythme. Pour lui tout est venu à temps, et en son temps.

De cette union est né un fils, devenu un écrivain de haute marque qui a la vaillante ténacité anglo-saxonne de la mère, la vibrance méridionale, la poésie, les fières envolées du père, l'inflexible droiture de tous deux.

Et par ainsi se trouvait réalisée une des plus parfaites images du divin Ternaire. Et de fait, la mort ne l'a point rompu ! « Je la sens vivante en « Dieu, et vivre en Dieu c'est, pour elle, vivre avec nous puisque, selon le « mot de saint Paul, nous vivons tous en Dieu ! » Ainsi parlait l'autre jour le P. Hyacinthe, emporté par les élans de son invincible foi.

Si je consacre aujourd'hui ces lignes à M. Loyson, Très chères Filles et Très chers Fils, ce n'est pas seulement une dette d'amitié dont je me libère, c'est aussi un devoir sacerdotal que j'accomplis, car ce noble prêtre est l'un des nôtres à plus d'un égard.

Comme nous, il croit à un Dieu omniconscient, s'affirmant en trois hypostases, Père, Fils, Esprit, émanateur et protoplastor, non de toutes choses, *mais de ce qui est bon*, ainsi que l'enseignait le divin Platon (1).

Comme nous, il admet la pérennité de la conscience dans l'esprit immortel, sans laquelle la vie future ne serait qu'une fallacieuse perspective.

Comme nous, il croit au salut universel, et la vision du pasteur d'Hermas est pour lui le prophétique symbole de ce qui se produira à la fin des jours : aucune pierre ne sera rejetée de la construction de la Jérusalem Céleste.

Comme nous, il nie que l'influx de l'Esprit-Saint se puisse concentrer dans sa plénitude en un seul homme, au point d'en faire un sacerdote infaillible, ayant la vérité infuse quand même il pécherait soixante-dix-sept fois sept fois par jour.

Il nous plaît de croire qu'en sa haute pensée, le dogme si beau de la Vierge de Lumière s'est depuis longtemps dégagé de la gangue étroite, de l'idolâtrique marianisme, et, s'il n'a pas cru devoir encore proclamer avec nous l'égalité des droits de l'homme et de la femme devant les fonctions sacerdotales, il a, du moins, laissé voir, en plus d'une occasion, toute l'importance qu'il attache à l'apostolat féminin.

Nous ne sommes pas loin de nous entendre, ce me semble, sur la ques-

---

(1) Μὴ παντῶν αἴτιον τὸν Θέον, ἀλλὰ τῶν ἀγαθῶν. Platon, *La République*.

tion de la divinité du Christ Sauveur. Mais c'est là un point qui vaudrait d'être discuté à fond. Nous y reviendrons quelque jour.

Quant à la faillite de la réforme religieuse du P. Loyson, c'est là un de ces clichés faciles qu'on applique volontiers à toute tentative qui n'aboutit pas à un résultat palpable et sonnant. Ce qui est certain, c'est que l'entreprise de ce vaillant chrétien a porté l'alerte au camp romain ; c'est que de cette tentative est né le modernisme ; c'est que les Loisy et les Tyrrel en procèdent ; c'est qu'il y a aujourd'hui, en Sorbonne, une section d'études religieuses où il est possible de parler librement de Dieu et de ses cultes divers, sans s'exposer aux rigueurs de l'excommunication laïque, ni encourir les vindictes épiscopales.

Ajoutons que Rome, jusqu'à ces dernières années, a espéré ramener le P. Hyacinthe dans le giron orthodoxe. De pressantes démarches ont été faites auprès de lui par les hauts dignitaires de la Curie. Elles furent vaines. Le P. Loyson est un cœur que la malignité des hommes peut déchirer. C'est une conscience avec laquelle jamais l'absolutisme romain ne pourra pactiser.

On se rappelle cette petite église de la rue d'Arras, où de nombreux fidèles, mêlés à quelques curieux, venaient chaque dimanche assister aux offices de la liturgie catholique gallicane, et entendre les magnifiques conférences du P. Loyson. L'église est depuis longtemps fermée, mais ne jetons que des roses sur cette morte... autant de roses qu'on en répandit l'autre soir sur le cercueil de la sainte et vénérable épouse. Les églises aussi ont une âme, et cette âme survit au temps qui passe et aux contingences qui s'écroulent ; elle subsiste à jamais, comme celle de nos chers pleurés, au sein de la grande Eglise universelle, où tout s'unit et fraternise dans la paix et l'éternel bonheur.

† Synésius,

Patriarche de l'Eglise gnostique de France.

BÉNÉDICTION DE MARIAGE

Une touchante cérémonie a eu lieu dimanche dernier, dans notre temple de Paris, à l'issue de la hiérurgie habituelle. Notre frère Marcel Merle et sa compagne, mariés civilement depuis quelques semaines, mais désireux d'obtenir la consécration religieuse de leur union, étaient venus demander au Patriarche de bien vouloir y procéder. Tous les fidèles qui assistaient à cette pieuse cérémonie ont été profondément émus par la beauté des Rites et par les paroles pleines d'onction et de foi communicative dont le vénérable chef de l'Eglise Gnostique de France les a accompagnés.

P.

A PROPOS D'UNE MISSION DANS L'ASIE CENTRALE

On parle beaucoup en ce moment des découvertes que M. Paul Pelliot, ancien élève de l'Ecole française d'Extrême-Orient, a faites, paraît-il, au cours d'une récente exploration dans l'Asie centrale. Tant de missions françaises et étrangères se sont déjà succédé dans ces régions sans résultats appréciables, qu'il était permis de se montrer tout d'abord quelque peu sceptique : sans doute, les explorateurs ont bien rapporté des documents assez intéressants au point de vue géographique, des photographies surtout, et aussi des échantillons zoologiques, botaniques et minéralogiques, mais rien de plus. Mais voici que M. Pelliot lui-même raconte son expédition, d'abord dans une conférence faite à la Sorbonne le 11 décembre dernier, puis dans un article paru dans l'*Echo de Paris* des 15 et 16 décembre ; pour savoir ce que peuvent être ses découvertes archéologiques, le mieux est de nous en rapporter à son propre récit.

Il trouva d'abord, dit-il, près du village de Toumchouq, dans le Turkestan chinois, un groupe de ruines presque entièrement ensevelies, dans lesquelles il put dégager des sculptures bouddhiques, présentant des traces très nettes de l'influence hellénique. Ensuite, à Koutchar, l'une des principales oasis du Turkestan chinois, il fouilla « des grottes artificielles, aménagées en sanctuaires bouddhiques et décorées de peintures murales », et aussi des temples en plein air, « dans la cour d'un desquels apparurent un jour des manuscrits gisant en couche épaisse, enchevêtrés, mêlés de sable et de cristaux salins », en somme en assez mauvais état. « Pour séparer les feuillets, il faudra beaucoup de temps et les soins de mains expertes ; aussi ces documents ne sont-ils pas déchiffrés. Tout ce qu'on en peut dire actuellement, c'est qu'ils sont écrits avec l'écriture hindoue dite brahmî, mais rédigés pour la plupart dans ces idiomes mystérieux d'Asie centrale que la philologie européenne commence à peine d'interpréter ». Ainsi, M. Pelliot reconnaît lui-même que les philologues, dont il est, n'ont de certains idiomes asiatiques qu'une connaissance fort imparfaite ; c'est là un point sur lequel nous reviendrons par la suite. Pour le moment, remarquons seulement qu'on nous affirme d'autre part que M. Pelliot « connaît parfaitement les anciens idiomes chinois, brahmi, ouïgours et thibétains » (*Echo de Paris* du 10 décembre) ; il est vrai que ce n'est pas lui-même qui le dit, il est sans doute trop modeste pour cela.

Quoi qu'il en soit, il semble bien que M. Pelliot, dans cette première partie de son exploration, ait découvert uniquement, comme ses prédécesseurs russes, anglais, allemands et japonais, « les restes, conservés dans les sables de ce pays desséché, d'une civilisation essentiellement bouddhique, qui avait fleuri là-bas dans les dix premiers siècles de notre ère, et que, brus-

quement, vers l'an 1000, l'Islam avait anéantie ». Il ne s'agit donc que d'une civilisation relativement récente, « où se mêlent les influences de l'Inde, de la Perse, de la Grèce et de l'Extrême-Orient », et qui est simplement venue se superposer à des civilisations antérieures, datant de plusieurs milliers d'années. En effet, le Turkestan chinois n'est pas loin du Thibet ; M. Pelliot ignore-t-il l'âge véritable de la civilisation thibétaire, et la croit-il aussi « essentiellement bouddhique », comme l'ont prétendu beaucoup de ses confrères ? La réalité est que le bouddhisme n'a jamais eu, dans ces régions, qu'une influence toute superficielle, et, au Thibet même, on aurait peine à en retrouver quelques traces, malheureusement pour ceux qui, maintenant encore, voudraient en faire le centre de la religion bouddhique. Les antiques civilisations auxquelles nous venons de faire allusion ont dû aussi laisser des restes enfouis sous les sables, mais, pour les découvrir, il aurait sans doute fallu creuser un peu plus profondément ; il est vraiment regrettable qu'on n'y ait pas pensé.

Après quelque temps passé à Ouroumtchi, capitale du Turkestan chinois, M. Pelliot se rendit à Touen-houang, dans le Kan-sou occidental, sachant « qu'il y avait là, à une vingtaine de kilomètres au sud-est de la ville, un groupe considérable de grottes bouddhiques, dites Ts'ien-fo-tong ou grottes des milles Bouddhas ». Ici encore, c'est donc de la civilisation bouddhique qu'il s'agit ; il semblerait vraiment qu'il n'y en eût jamais eu d'autres dans ces contrées, ou du moins que ce fût la seule qui y eût laissé des vestiges, et cependant tout nous prouve le contraire ; mais il faut croire qu'il y a des choses qui, fort apparentes pour certains, sont complètement invisibles pour d'autres. « Ces grottes bouddhiques, dit M. Pelliot, nous les avons étudiées longuement ; il y en avait près de cinq cents, allant du VI[e] au XI[e] siècle, couvertes encore des peintures et des inscriptions dont les donateurs les avaient ornées ». Donc, à Touen-houang comme dans le Turkestan, rien d'antérieur à l'ère chrétienne ; tout cela est presque moderne, étant donné que, de l'aveu des sinologues eux-mêmes, « une chronologie rigoureusement contrôlée permet de remonter dans l'histoire chinoise jusqu'à quatre mille ans derrière nous », et encore ces quatre mille ans ne sont rien auprès de la période dite légendaire qui les a précédés.

Mais voici la découverte la plus importante : dès Ouroumtchi, M. Pelliot avait entendu dire que d'anciens manuscrits avaient été trouvés quelques années auparavant dans l'une des grottes de Touen-houang. « En 1900, un moine, qui déblayait une des grandes grottes, était tombé, par hasard, sur une niche murée qui, une fois ouverte, avait apparu bondée de manuscrits et de peintures ». Chose singulière, tout cela, de 1900 à 1908, était resté à la même place, sans que personne se fût avisé que ces manuscrits et ces peintures pouvaient présenter un intérêt quelconque ; en admettant que le moine fût complètement illettré, comme le croit M. Pelliot, ce qui d'ailleurs serait fort étonnant, il n'avait pourtant pas été sans faire part de sa trouvaille à des personnes plus capables d'en apprécier la valeur. Mais ce

qui est encore plus étonnant, c'est que ce moine permit à des étrangers d'examiner ces documents et d'emporter tout ce qui leur paraissait le plus intéressant ; jamais aucun explorateur n'avait jusqu'ici rencontré pareille complaisance chez des Orientaux, qui généralement gardent avec un soin jaloux tout ce qui se rapporte au passé et aux traditions de leur pays et de leur race. Cependant, nous ne pouvons pas mettre en doute le récit de M. Pelliot ; mais nous devons croire que tout le monde n'attachait pas autant d'importance que lui-même à ces documents, sans quoi ils eussent été depuis longtemps mis en sûreté dans quelque monastère, disons bouddhique, pour ne pas enlever aux sinologues toutes leurs illusions. On a sans doute fait trouver ces manuscrits à M. Pelliot, comme on fait voir beaucoup de choses aux voyageurs curieux qui visitent le Thibet, afin qu'ils se déclarent satisfaits et ne poussent pas leurs recherches trop loin ; c'est à la fois plus habile et plus poli que de les écarter brutalement, et l'on sait que, sous le rapport de la politesse, les Chinois ne le cèdent en rien à aucun autre peuple.

Il y avait un peu de tout dans cette niche de Touen-houang : « des textes en écriture brahmî, en thibétain, en ouïgour, mais aussi beaucoup de chinois, des manuscrits bouddhiques et taoïstes sur papier et sur soie, un texte du christianisme nestorien, un fragment manichéen, des œuvres d'histoire, de géographie, de philosophie, de littérature, les archétypes des classiques (?), les plus anciens estampages connus en Extrême-Orient, des actes de vente, des baux, des comptes, des notes journalières, de nombreuses peintures sur soie, enfin quelques imprimés xylographiques du xe et même du VIIIe siècle, les plus anciens qui soient au monde ». Dans cette énumération, les manuscrits taoïstes semblent se trouver là un peu par hasard, au même titre que les textes nestoriens et manichéens, dont la présence est assez surprenante. D'autre part, comme la xylographie était connue en Chine bien avant l'ère chrétienne, il est peu probable que les imprimés dont il est ici question soient vraiment « les plus anciens du monde », comme le croit M. Pelliot. Celui-ci, satisfait de sa découverte, qu'il déclare lui-même « la plus formidable que l'histoire de l'Extrême-Orient ait jamais eu à enregistrer », s'empressa de regagner la Chine propre ; les lettrés de Pékin, trop polis pour se permettre de douter de la valeur des documents qu'il rapportaient, le prièrent de leur en envoyer des photographies, qui serviraient de base à une grande publication.

M. Pelliot est maintenant revenu en France avec sa collection de peintures, de bronzes, de céramiques, de sculptures, recueillie tout le long de sa route, et surtout avec les manuscrits trouvés à Koutchar et à Touen-houang. En admettant que ces manuscrits aient toute la valeur qu'on veut bien leur attribuer, il nous reste à nous demander comment les philologues vont s'y prendre pour les déchiffrer et les traduire, et ce travail ne semble pas devoir être des plus faciles.

T PALINGÉNIUS.

(*A suivre.*)

COURS DE CONTROVERSE

SECONDE LEÇON. — LE PAPE ET L'EGLISE DE ROME.

Dans la leçon précédente, nous avons déclaré que ce n'est pas à Rome, c'est-à-dire au Vatican, près du Pape, qu'il faut aller pour trouver la Justice et la Vérité.

Cette affirmation ne tient ni du dénigrement, ni de la haine, et, — nous tenons à l'affirmer en commençant, — nous n'agissons que poussé par un amour profond et un dévouement sans bornes pour les catholiques peu éclairés.

Le véritable amour, dit en effet l'abbé Michaud, — un croyant sincère, celui-là, — le véritable amour n'est pas celui qui cherche à plaire par de mensongères adulations, mais celui qui cherche à sauver par des arguments vrais.

Or nous avons à cœur le salut de nos frères en humanité, à quelque Eglise qu'ils appartiennent ; c'est pourquoi nous voulons discuter avec eux, et cela posément, amicalement, l'Histoire et l'Evangile à la main.

Si le Pape était resté un simple évêque, imbu, comme tous ses collègues, du désir vrai et unique de veiller à l'intégrité des mœurs et à la pureté de la foi, nous n'aurions pas à découvrir aujourd'hui les voies honteuses dans lesquelles nous nous sommes laissés entraîner depuis un temps presque immémorial. Malheureusement, le Pape est sorti de son rôle évangélique : vicaire, d'après lui, du Christ-Sauveur, il s'est fait plus grand, plus puissant que son Maître. Il a presque usurpé le pouvoir divin ; et, pour satisfaire ses passions et celles d'un Clergé intransigeant, il a saturé son Eglise de théories fausses et néfastes.

Dans tous les siècles, — la chose est démontrée, mais nous en fournirons de nouvelles preuves, — les mauvaises mœurs, une morale erronée, ont régné dans cette Eglise qui, de fait, n'est ni chrétienne ni apostolique ; dans cette Eglise qui est simplement Romaine et papiste et doit, par conséquent, renoncer à se dire *universelle*.

On lui reproche, souvent à juste titre, de séparer par la confession la femme du mari, les enfants du père ; et cette œuvre de démoralisation qu'elle accomplit dans la famille, s'étend à la Société tout entière.

« *L'Eglise Romaine,* dit Feuerbach, *vante sa charité et elle entretient la « misère et l'ignorance du peuple. Les faits sont là pour le prouver, nom- « breux et indéniables. L'Eglise Romaine raffermit l'esclavage païen : elle « se fait, sous l'autorité du Pape, propriétaire d'esclaves ; elle exploite l'es- « clavage et demeure la dernière à l'abolir. Bien plus, à cette scandaleuse « question* : L'homme peut-il posséder son semblable ? *cette Eglise n'hésite « pas à répondre par l'affirmative* ».

« *La conséquence de l'ignorance du peuple,* ajoute le même auteur, *c'est « la richesse du clergé qui le domine. De la misère des uns, aussi bien que « de l'excès d'opulence des autres naît* LE CRIME. »

Nul, à notre époque, n'ignore le chevalet, le bûcher, le gibet, la claie, la fosse en permanence, dont l'Eglise Romaine, encouragée et poussée par le Pape, a, durant de longs siècles, menacé et puni le philosophe, l'orateur, l'écrivain, le ministre de l'Evangile qui refusaient d'admettre ses dogmes et de croire à ses enseignements. Nos apôtres, nos martyrs en sont d'historiques témoins.

Nous reparlerons, en temps et lieu, de ces héros brûlés à petit feu, de ces centaines d'honnêtes femmes, arrachées à leurs époux et livrées à la brutalité des soldats, de ces milliers de jeunes gens et de jeunes filles sur lesquels l'Eglise Romaine a laissé assouvir par ses sbires tout l'excès de sa vengeance et de la plus cruelle infamie ; et, alors, amis lecteurs, comparant la Parole de Jésus, toujours *doux et humble de cœur*, à la conduite de l'Eglise du Pape, vous nous direz de quel côté se trouvent la *Justice*, la *Vérité !*

Nous avons reproché au Pape, tout à l'heure, d'avoir renoncé jadis à la simplicité de sa mission apostolique : qu'était-ce donc qu'un *Pape*, à l'origine du Christianisme ?

La qualification de *Pape*, que s'est attribuée l'évêque de Rome, fut portée autrefois, et jusqu'au VIe siècle, par tous les évêques de la chrétienté, en ce sens que ce mot qui vient du latin *papa*, signifie *père*.

Vous connaissez tous, du reste, cette douce appellation, pour l'entendre répéter chaque jour, à chaque heure, chez vous, autour de vous, par les petits enfants !

Le *Pape* était donc alors le *père*, le conducteur spirituel de la communauté évangélique, et son pouvoir se bornait au gouvernement de sa communauté, de son *Eglise*. Tous les *pères*, *papæ*, comme on disait à cette époque, étaient égaux entre eux et indépendants les uns des autres.

Il en fut ainsi jusqu'à Grégoire VII, qui, en 1081, dans son premier concile de Rome, se fit attribuer exclusivement le titre de *Pape*, devenu, depuis, synonyme d'évêque universel.

Voilà le point de départ de ce que l'on peut appeler le *papisme* ; mais, comme il est fort douteux que Pierre, dont le Pape se dit le successeur, soit allé à Rome et qu'il y ait souffert le martyre, vu que ni les *Actes des Apôtres*, ni Eusèbe, ni Julius Africanus, ni aucun des auteurs du temps, ne font mention de son épiscopat dans cette ville, le Pape est mal fondé à se dire successeur de cet apôtre, et nous lui dénions toute autorité, toute primauté de ce chef.

Certes, nous savons bien que nos adversaires, et lui le premier, dans le but de nous convaincre, pour ne pas dire de nous confondre, se feront une arme des fameux versets de l'Evangile : « *Tu es Pierre, et sur cette pierre* « *je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'Enfer ne prévaudront point* « *contre elle. — Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel ;* « *tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le Ciel* ».

Malheureusement encore pour les casuistes romains et le Pape en particulier, il est notoire aujourd'hui que les premiers chrétiens ne comprirent pas les paroles de Jésus de la même manière que l'Eglise Romaine, et il est cer-

tain qu'entre la date de la mort de l'apôtre Pierre et le premier Pontife suprême, *summus Pontifex*, plusieurs siècles se sont écoulés.

« *Le christianisme naissant*, dit M. Lanfrey, *fut une république spirituelle.*
« *Nulle trace, chez lui, d'une* papauté *temporelle. Après la mort des apôtres,*
« *l'autorité spirituelle de l'Eglise appartint tout entière aux évêques, pas-*
« *teurs élus par l'assemblée des fidèles. Cette autorité fut ensuite partagée,*
« *vu l'augmentation des troupeaux et les besoins croissants de l'Eglise, en-*
« *tre les évêques et les diacres. Les liens entre les diverses Eglises étaient*
« *entretenus par les instructions votées et rédigées en commun sous forme*
« *de* lettres. *Celles-ci traitaient de sujets de morale et de discipline, mais*
« *pas du tout de dogme ni de papauté. Les affaires qui intéressaient la gé-*
« *néralité des chrétiens étaient réglées par des assemblées d'évêques, et*
« *ces petits synodes étaient présidés, le plus souvent, par celui qui avait pro-*
« *voqué la réunion. Non seulement les évêques de Rome, à cette époque,*
« *ne s'attribuaient aucune prééminence sur leurs collègues, mais on ne voit,*
« *dans les écrits du temps parvenus jusqu'à nous, aucune preuve même de*
« *cette intention ; et, précisément, la preuve du contraire, c'est que toutes*
« *les prérogatives de l'Eglise étaient exercées par les conciles qui adminis-*
« *traient, gouvernaient et réglaient jusqu'aux moindres compétitions* ».

Il y a loin, on le voit, de cette administration démocratique et toute familiale de l'Eglise primitive aux affirmations ampoulées et théocratiques de l'abbé Rohrbacher.

Et c'est pourquoi, nous qui recherchons moins les honneurs de ce monde que l'avancement du Règne de Dieu, nous cherchons et continuerons à chercher la *Justice*, la *Vérité*, non dans les décrets du Pape et de son Eglise, mais dans l'*Evangile*, Code immuable du Christ-Sauveur, lequel est et reste « *la Voie, la Vérité, la Vie* » (Jean, X, 7 ; XIV, 6).

(*A suivre.*)

T HENRY,
Evêque de Belgique.

LE DÉMIURGE

III

Il résulte de ce qui précède que l'homme peut, dès son existence terrestre, s'affranchir du domaine du Démiurge ou du Monde hylique, et que cet affranchissement s'opère par la Gnose, c'est-à-dire par la Connaissance intégrale. Remarquons d'ailleurs que cette Connaissance n'a rien de commun avec la science analytique et ne la suppose nullement ; c'est une illusion trop répandue de nos jours de croire qu'on ne peut arriver à la synthèse totale que par l'analyse ; au contraire, la science ordinaire est toute rela-

tive, et, limitée au Monde hylique, elle n'existe pas plus que lui au point de vue universel.

D'autres part, nous devons aussi remarquer que les différents Mondes, ou, suivant l'expression généralement admise, les divers plans de l'Univers, ne sont point des lieux ou des régions, mais des modalités de l'existence ou des états d'être. Ceci permet de comprendre comment un homme vivant sur la terre peut appartenir en réalité, non plus au Monde hylique, mais au Monde psychique ou même au Monde pneumatique. C'est ce qui constitue la seconde naissance ; cependant, celle-ci n'est à proprement parler que la naissance au Monde psychique, par laquelle l'homme devient conscient sur deux plans, mais sans atteindre encore au Monde pneumatique, c'est-à-dire sans s'identifier à l'Esprit universel. Ce dernier résultat n'est obtenu que par celui qui possède intégralement la triple Connaissance, par laquelle il est délivré à tout jamais des naissances mortelles ; c'est ce qu'on exprime en disant que les Pneumatiques seuls sont sauvés. L'état des Psychiques n'est en somme qu'un état transitoire ; c'est celui de l'être qui est déjà préparé à recevoir la Lumière, mais qui ne la perçoit pas encore, qui n'a pas pris conscience de la Vérité une et immuable.

Lorsque nous parlons des naissances mortelles, nous entendons par là les modifications de l'être, son passage à travers des formes multiples et changeantes ; il n'y a là rien qui ressemble à la doctrine de la réincarnation telle que l'admettent les spirites et les théosophistes, doctrine sur laquelle nous aurons quelque jour l'occasion de nous expliquer. Le Pneumatique est délivré des naissances mortelles, c'est-à-dire qu'il est affranchi de la forme, donc du Monde démiurgique ; il n'est plus soumis au changement, et, par suite, il est sans action ; c'est là un point sur lequel nous reviendrons plus loin. Le Psychique, au contraire, ne dépasse pas le Monde de la Formation, qui est désigné symboliquement comme le premier Ciel ou la sphère de la Lune ; de là, il revient au Monde terrestre, ce qui ne signifie pas qu'en réalité il prendra un nouveau corps sur la Terre, mais simplement qu'il doit revêtir de nouvelles formes, quelles qu'elles soient, avant d'obtenir la délivrance.

Ce que nous venons d'exposer montre l'accord, nous pourrions même dire l'identité réelle, malgré certaines différences dans l'expression, de la doctrine gnostique avec les doctrines orientales, et plus particulièrement avec le Védânta, le plus orthodoxe de tous les systèmes métaphysiques fondés sur le Brahmanisme. C'est pourquoi nous pouvons compléter ce que nous avons indiqué au sujet des divers états de l'être, en empruntant quelques citations au *Traité de la Connaissance de l'Esprit* de Sankarâtchârya.

« Il n'y a aucun autre moyen d'obtenir la délivrance complète et finale que la Connaissance ; c'est le seul instrument qui détache les liens des passions ; sans la Connaissance, la Béatitude ne peut être obtenue.

« L'action n'étant pas opposée à l'ignorance, elle ne peut l'éloigner ; mais la Connaissance dissipe l'ignorance, comme la Lumière dissipe les ténèbres ».

L'ignorance, c'est ici l'état de l'être enveloppé dans les ténèbres du Monde

hylique, attaché à l'apparence illusoire de la Matière et aux distinctions individuelles ; par la Connaissance, qui n'est point du domaine de l'action, mais lui est supérieure, toutes ces illusions disparaissent, ainsi que nous l'avons dit précédemment.

« Quand l'ignorance qui naît des affections terrestres est éloignée, l'Esprit, par sa propre splendeur, brille au loin dans un état indivisé, comme le Soleil répand sa clarté lorsque le nuage est dispersé ».

Mais, avant d'en arriver à ce degré, l'être passe par un stade intermédiaire, celui qui correspond au Monde psychique ; alors, il croit être, non plus le corps matériel, mais l'âme individuelle, car toute distinction n'a pas disparu pour lui, puisqu'il n'est pas encore sorti du domaine du Démiurge.

« S'imaginant qu'il est l'âme individuelle, l'homme devient effrayé, comme une personne qui prend par erreur un morceau de corde pour un serpent ; mais sa crainte est éloignée par la perception qu'il n'est pas l'âme, mais l'Esprit universel. »

Celui qui a pris conscience des deux Mondes manifestés, c'est-à-dire du Monde hylique, ensemble des manifestations grossières ou matérielles, et du Monde psychique, ensemble des manifestations subtiles, est deux fois né, *Dwidja* ; mais celui qui est conscient de l'Univers non manifesté ou du Monde sans forme, c'est-à-dire du Monde pneumatique, et qui est arrivé à l'identification de soi-même avec l'Esprit universel, *Âtmâ*, celui-là seul peut être dit *Yogi*, c'est-à-dire uni à l'Esprit universel.

« Le Yogi, dont l'intellect est parfait, contemple toutes choses comme demeurant en lui-même, et ainsi, par l'œil de la Connaissance, il perçoit que toute chose est Esprit ».

Notons en passant que le Monde hylique est comparé à l'état de veille, le Monde psychique à l'état de rêve, et le Monde pneumatique au sommeil profond ; nous devons rappeler à ce propos que le non-manifesté est supérieur au manifesté, puisqu'il en est le principe. Au-dessus de l'Univers pneumatique, il n'y a plus, suivant la doctrine gnostique, que le Plérôme, qui peut être regardé comme constitué par l'ensemble des attributs de la Divinité. Il n'est pas un quatrième Monde, mais l'Esprit universel lui-même, Principe suprême des Trois Mondes, ni manifesté ni non-manifesté, indéfinissable, inconcevable et incompréhensible.

Le Yogi ou le Pneumatique, car c'est la même chose au fond, se perçoit, non plus comme une forme grossière ni comme une forme subtile, mais comme un être sans forme ; il s'identifie alors à l'Esprit universel, et voici en quels termes cet état est décrit par Sankarâtchârya.

« Il est Brahma, après la possession duquel il n'y a rien à posséder ; après la jouissance de la félicité duquel il n'y a point de félicité qui puisse être désirée ; et après l'obtention de la connaissance duquel il n'y a point de connaissance qui puisse être obtenue.

« Il est Brahma, lequel ayant été vu, aucun autre objet n'est contemplé ; avec lequel étant devenu identifié, aucune naissance n'est éprouvée ; lequel étant perçu, il n'y a plus rien à percevoir.

« Il est Brahma, qui est répandu partout, dans tout : dans l'espace moyen,

dans ce qui est au-dessus et dans ce qui est au-dessous ; le vrai, le vivant, l'heureux, sans dualité, indivisible, éternel et un.

« Il est Brahma, qui est sans grandeur, inétendu, incréé, incorruptible, sans figure, sans qualités ou caractère.

« Il est Brahma, par lequel toutes choses sont éclairées, dont la lumière fait briller le Soleil et tous les corps lumineux, mais qui n'est pas rendu manifeste par leur lumière.

« Il pénètre lui-même sa propre essence éternelle, et il contemple le Monde entier apparaissant comme étant Brahma.

« Brahma ne ressemble point au Monde, et hors Brahma il n'y a rien ; tout ce qui semble exister en dehors de lui est une illusion.

« De tout ce qui est vu, de tout ce qui est entendu, rien n'existe que Brahma, et, par la connaissance du principe, Brahma est contemplé comme l'Etre véritable, vivant, heureux, sans dualité.

« L'œil de la Connaissance contemple l'Etre véritable, vivant, heureux, pénétrant tout ; mais l'œil de l'ignorance ne le découvre point, ne l'aperçoit point, comme un homme aveugle ne voit point la lumière.

« Quand le Soleil de la Connaissance spirituelle se lève dans le ciel du cœur, il chasse les ténèbres, il pénètre tout, embrasse tout et illumine tout ».

Remarquons que le Brahma dont il est question ici est le Brahma supérieur ; il faut avoir bien soin de le distinguer du Brahma inférieur, car celui-ci n'est pas autre chose que le Démiurge, envisagé comme le reflet de l'Etre. Pour le Yogi, il n'y a que le Brahma supérieur, qui contient toutes choses, et hors duquel il n'y a rien ; le Démiurge et son œuvre de division n'existent plus.

« Celui qui a fait le pèlerinage de son propre esprit, un pèlerinage dans lequel il n'y a rien concernant la situation, la place ou le temps, qui est partout, dans lequel ni le chaud ni le froid ne sont éprouvés, qui accorde une félicité perpétuelle, et une délivrance de toute peine ; celui-là est sans action ; il connaît toutes choses, et il obtient l'éternelle Béatitude ».

(A suivre.) T PALINGÉNIUS.

NOTES SOMMAIRES SUR LE GNOSTICISME

Je n'ai pas la prétention, dans ces notes, de tenter de fusionner tous les systèmes gnostiques en un seul, encore moins d'exposer celui dont ils sont tous dérivés. Je désire simplement faire part de mes réflexions personnelles (donc sujettes à l'erreur), suggérées par la lecture de l'ouvrage d'Amélineau : *Essai sur le Gnosticisme Egyptien* (qui est certainement l'ouvrage français le mieux fait sur ce sujet).

Je chercherai principalement à faire ressortir quelques points communs

au Gnosticisme et aux autres formes de la Tradition, points identiques au fond bien que différents par la forme.

En un mot, je tenterai d'indiquer au point de vue ésotérique ce que des érudits ont montré aux points de vue historique et philosophique : le Gnosticisme n'est pas du tout un bloc erratique, une maladie, « une sorte de croup de l'humanité », comme a dit Renan, qui n'y a jamais rien compris. C'est, au même titre que la Kabbale, par exemple, une adaptation de la Tradition à certains peuples et à une époque déterminée.

Dieu.

Avant l'origine des choses, il n'y a que l'Unité, qui n'est aucune des choses, bien que les contenant toutes en puissance. C'est pourquoi Basilide appelle l'Absolu : le Un qui n'est rien ; c'est la Transcendance absolue : ὁ οὐκ ὢν Θεός. « Ce Dieu était, dit Basilide, lorsque le Rien était, mais ce n'était pas « quelqu'une des choses qui existent maintenant, et pour parler ouvertement, « simplement et sans subtilité, seul le Rien existait. Or, quand je dis qu'il « existait, je ne veux pas dire qu'il a réellement existé, je veux simplement « montrer ma pensée ».

En effet, l'Absolu n'est pas le néant, le Zéro, puisqu'il est l'Unité. Il n'est ni le Non-Etre, ni l'Etre, bien que Basilide, pour « montrer sa pensée », l'appelle le Rien et dise qu'il existait. « L'Absolu est par-delà les limites de « ce qui n'a pas de limites, dit un livre mystérieux, là où le Non-Etre est et « où l'Etre n'est pas. »

Mais il est des choses que nous ne pouvons pas sentir telles qu'elles sont, et que surtout nous ne pouvons pas exprimer telles que nous les sentons, ou plutôt que nous les assentons. L'Absolu ne peut pas être défini, ne peut pas être nommé. Quel que soit le nom que nous lui donnions, ce nom ne rendra que très imparfaitement notre pensée, qui elle-même n'est qu'un reflet bien terne de la vérité. On ne peut, a-t-on dit, exprimer l'Absolu que de cette façon : non, non. « L'Ineffable s'appelle l'Ineffable, dit Basilide ; ce Dieu « ne s'appelle même pas l'Ineffable. » On ne peut l'adorer que « par le « Silence », dit Valentin, qui le nomme Σιγή.

Lorsque l'Absolu voulut se manifester, dit la Kabbale, il se concentra en un point infiniment lumineux, laissant les ténèbres autour de lui. Ce sont l'Etre et le Non-Etre, entre lesquels se place le Devenir, le centre et la circonférence unis par le rayon.

Cette distinction de l'Absolu en Etre et Non-Etre n'est d'ailleurs qu'un moyen employé par l'homme pour essayer d'imaginer ce qui est en dehors de son entendement actuel. Toute dualité n'existe que pour nous et relativement à nous, et tous nos efforts doivent tendre à la ramener à l'Unité. « Cette « division des deux parties par des observateurs analytiques produit la fatale « erreur du Bien et du Mal » (Matgioi). L'Unité ne cesse pas d'être l'Unité quand elle se manifeste par un binaire, ce qui fait trois. De plus, les deux termes de ce binaire n'existent que momentanément, s'équilibrant aussitôt par un terme intermédiaire commun. « Trois fait un par l'effet d'un deux « fugitif et latent. » (Matgioi).

La Gnose, d'ailleurs, ne fait pas cette distinction de l'Absolu en Etre et Non-Etre. Ce n'est, je le répète, qu'un moyen que nous avons imaginé pour comprendre la Création. J'essayerai d'exposer plus loin la doctrine gnostique à ce sujet.

De l'Etre, tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il est, et qu'il est l'Etre : אהיה אשר אהיה, dit Moïse, à qui Il se manifeste comme un Buisson ardent. Le Feu est son symbole : Dieu est un Feu consumant, dit Simon le Mage. « C'est là, dit-il, le Grand Trésor du Visible et de l'Invisible, de tout ce qui « est à découvert et de tout ce qui est caché ; c'est ce grand arbre que Nabu- « chodonosor a vu en songe, — dont toute chair se nourrit. »

Ce Feu est le Feu de l'Amour indéfini ; c'est le Dieu des Chrétiens, la Trinité chrétienne. « L'amour du Père pour lui-même engendre le Fils, l'amour « du Père pour le Fils engendre le Saint-Esprit. » C'est ce que la Gnose voile sous cette formule : Dieu est Amour.

On symbolise aussi l'Etre par un *Iod* (י) ou par un cercle, dont le nombre est d'ailleurs le même : 10. On l'appelle : l'Abîme, *Bythos* ; le Soleil caché, *Ammon-Râ* ; le Cercle de la région vide, *Ceugant* ; l'Illimité, *Parabrahm* ; le Grand-Extrême, *Taï-Ki* ; le sans-bornes, *Aïn-Soph*.

La circonférence de ce cercle se manifeste comme un diadème de lumière : c'est la Couronne.

Puis l'Etre, *Bythos*, manifeste son Intelligence, *Noûs*, et sa Sagesse, *Sophia* (ou la Vérité, *Alêtheïa*). La Sagesse et l'Intelligence forment la Vierge de Lumière.

Ce Ternaire est indiqué dans la plupart des Traditions : Couronne, Sagesse et Intelligence de la Kabbale ; Etre, Savoir et Force chez les Druides ; Etre, Conscience et Béatitude chez les Brahmes.

Simon le Mage le désigne : Stabilité, Intelligence, Raison.

Ces trois termes, par réaction réciproque, donnent un Sénaire : Esprit et Pensée, — Voix et Nom, — Raisonnement et Réflexion.

Ces manifestations se font par émanation, et sont appelées Eons par la Gnose. Les Eons sont identiques aux Idées de Platon et aux Nombres de Pythagore. Ils émanent par couples de nombres inverses (ou complémentaires) ou syzygies, mâle et femelle.

« Le principe de la Gnose est celui-ci : l'Absolu émane des forces divines « qui sont ses hypostases. Les émanations sont projetées par couples (syzygies) « de séries décroissantes : ce sont les Eons » (Jules Doinel).

(*A suivre.*) MERCURANUS.

LA MAGIE DANS LE GNOSTICISME

(*Suite*).

Continuant notre excursion magique à travers le *papyrus Bruce,* nous arrivons à l'endroit où Jésus passe des paroles aux actes ; c'est alors que nous trouvons la description détaillée de certaines cérémonies initiatiques d'un caractère essentiellement magique. Je ne puis naturellement pas citer *in extenso* ces différentes cérémonies telles qu'elles se trouvent exposées dans l'ouvrage dont il est question ici, je vais seulement reproduire la première : celle du *Baptême de Vie,* qui est d'ailleurs la plus remarquable à notre point de vue momentané.

« Jésus appela ses disciples et leur dit : « Venez tous, recevez les trois baptêmes avant que je vous dise le mystère des archons. » Ils allèrent tous, les disciples mâles avec les disciples femelles, ils entourèrent Jésus tous à la fois. Jésus leur dit : « Allez en Galilée, trouvez un homme ou une femme en qui la plupart des iniquités aient cessé : si c'est un homme, qu'il n'ait point de rapport avec une femme ; si c'est une femme, qu'elle cesse de pratiquer la communauté des femmes et qu'elle n'ait pas de rapport avec un homme. Prenez deux vases de vin des mains de ceux que vous m'avez ici amenés en cet état ; apportez-moi des branches de vigne. » Les disciples apportèrent deux vases de vin et des branches de vigne. Alors Jésus disposa une offrande pour le sacrifice : il plaça un vase de vin à gauche de l'offrande et l'autre à droite, il plaça du genièvre sur l'offrande avec de la fausse cannelle et du nard en épis, il fit revêtir tous ses disciples de vêtements de lin et mit dans leur bouche des racines de cynocéphale. Il plaça dans leurs deux mains le chiffre des sept voix, qui est 9879 (1) ; il plaça aussi dans leurs deux mains de l'herbe héliaque. Il plaça ses disciples devant l'offrande et Jésus se tint debout au-dessus de l'offrande : il étendit un coin du linge de lin, il plaça par-dessus une coupe de vin, puis des pains en nombre égal à celui de ses disciples, il mit des rameaux d'olivier sur l'endroit où était l'offrande et il les couronna tous de rameaux d'olivier. Et Jésus imprima sur ses disciples ce sceau (2). Jésus, avec ses disciples, se tourna vers les quatre angles du monde, il ordonna à chacun d'eux de rapprocher les pieds les uns des autres, il pria en disant : (suit une série de formules en copte) « ...Ecoute-moi, ô mon Père, père de toute paternité, lumière infinie qui se trouve dans l'æon du trésor : que viennent les quinze parastates qui sont au service des

(1) Le nombre total formé par l'addition de ces quatre chiffres est 33.

(2) Le papyrus Bruce contient une grande quantité de sceaux, de formes les plus diverses, dont il serait très intéressant de donner l'interprétation kabbalistique au même titre qu'on le fait pour les pantacles ; nous avons reproduit plus loin quelques échantillons des plus curieux : celui dont il est question à cet endroit, ainsi que le suivant, sont ceux qui figurent les deux premiers en haut et à gauche de la figure.

sept vierges du trésor, qui sont préposés au baptême de vie et dont voici les noms ineffables : (suit la liste des noms en copte) ... ; qu'ils viennent baptiser mes disciples dans l'eau de vie des sept vierges du trésor ; qu'ils remettent leurs péchés, les purifient de leurs iniquités, qu'ils les inscrivent dans l'héritage du royaume de lumière. Et si tu m'écoutes, si tu prends pitié de mes disciples, s'ils sont inscrits dans l'héritage du royaume de la lumière, si tu leur remets leurs péchés, si tu effaces leurs iniquités, qu'il y ait un *prodige* et que Ζοροκοθορα apporte l'eau du baptême de vie dans l'un de ces vases de vin. » Et en ce moment-là eut lieu le prodige dont Jésus avait parlé : le vin qui était à droite de l'oblation fut changé en eau. Les disciples vinrent devant Jésus, qui les baptisa, leur distribua l'offrande et leur imprima ce sceau (fig. 2). »

Ainsi se termine cette si intéressante cérémonie ; après quoi Jésus donne à ses disciples le *Baptême de Feu* et le *Baptême de l'Esprit-Saint*, qui nécessitent d'autres cérémonies analogues, avec quelques variantes dans la nature des objets employés et dans les invocations.

Après avoir initié ses disciples aux différents mystères et leur avoir dévoilé la constitution secrète des divers mondes, Jésus leur dit : « Vous-mêmes, ô mes disciples, je vous ai pris des lieux intérieurs, c'est-à-dire d'une hiérarchie (?), afin que vous me suiviez dans tous les lieux où j'entrerai, afin que vous me serviez dans tous les lieux où j'irai, afin que je vous nomme mes disciples. Maintenant donc, si vous passez par tous ces lieux, dites les noms que je vous ai appris, avec les sceaux dont vous vous signerez vous-mêmes, et prenez le nom des sceaux en tenant leur chiffre dans votre main ; et les gardiens, les hiérarchies et les firmaments s'écarteront jusqu'à ce que vous entriez dans le lieu de leur paternité, que vous les traversiez tous à l'intérieur, jusqu'à ce que vous arriviez au monde où est le Dieu de vérité, c'est-à-dire la perfection des trésors que j'ai fini de vous faire connaître. » Alors, les disciples du Christ lui dirent : « Seigneur, lorsque nous vous avons dit : Donnez-nous un nom qui suffise à tous les mondes, alors vous nous avez répondu : Lorsque je serai passé par tous les mondes, et que je vous les aurai fait parcourir tous, alors je vous le dirai... Dites-le-nous donc maintenant, ô Seigneur, afin que nous le disions dans tous nos mondes des æons et qu'ils s'écartent devant nous, depuis le premier jusqu'au dernier d'entre eux. » Alors Jésus leur dit : « Ecoutez ce que je vais vous dire, placez-le dans votre cœur et gardez-le. » Alors ils lui dirent : « Est-ce le grand nom de votre Père qui existe depuis le commencement, ou un plus grand ? » Le Christ dit : « Point du tout, mais c'est le nom de la grande *Force* qui est dans tous les mondes. Si je vous le dis, tous les mondes se soumettront, tous ceux qui sont dans les æons depuis le premier jusqu'au dernier d'eux tous, jusqu'au trésor du Dieu de Vérité. Les gardiens, les hiérarchies, les firmaments s'écarteront tous devant vous ; voici le nom que je dois vous dire (1). »

---

(1) Ce nom, écrit en copte, est d'une exceptionnelle longueur et se compose de 86 lettres ; le nombre 86 est celui que l'on obtient en additionnant les valeurs numériques des lettres du nom אלהים.

mystérieuse de nos symboles, de nos attaches philosophiques avec l'antiquité la plus reculée, de notre langage un peu spécial, et il ajoutait : « Votre « Religion ne peut être comprise que des lettrés ; le vulgaire ne saurait s'y « reconnaître... qu'à coups de dictionnaire ; et, ne l'oubliez pas, le vulgaire, « c'est la masse. Or, si la masse du peuple ne croit plus à la Religion de ses « pères, ce qui est un fait, il en est un autre aussi réel, c'est qu'elle n'abandonnera pas ce culte pour en prendre un autre ; elle n'en pratiquera aucun, « elle ne croira à rien, et tout sera dit. »

Non, Monsieur, tout ne sera pas dit, d'abord parce que le « vulgaire », comme vous l'appelez, ne l'est souvent que par la modestie de son rang social, et non par son intelligence native ou par sa culture intellectuelle — nous n'avons pas, Dieu merci, dans nos rangs rien que des savants arrivés — ensuite parce que nos doctrines sont d'une si lumineuse simplicité, parce qu'elles répondent si victorieusement au besoin de logique que chacun porte en soi, parce qu'elles se libèrent si franchement du joug absolutiste qui seul a fait la force des cultes désuets ou mourants, qu'en vérité nul esprit de bonne foi ne saurait manquer d'en être frappé.

Nos symboles, dites-vous ; mais c'est précisément *à la masse* qu'ils s'adressent, aux yeux de l'esprit, à la mémoire des yeux ! Il n'est même pas besoin de savoir lire pour les déchiffrer ; ils parlent toutes les langues, et puis les enseignements de nos prônes sont là pour les expliquer. Les symboles ! mais c'est grâce à eux qu'on peut rendre saisissables les démonstrations rebelles à toute définition par des mots de langue humaine ; d'ailleurs, comme dit Renan, « la forme obligée de toute religion est le symbolisme », et M. Alhaiza ajoute, dans son beau livre de *Synthèse dualiste* : « Le symbolisme est comme « une nécessité de figuration plus tangible pour l'intellect humain. L'art « aussi est symbolique, et l'on a pu dire que nos vieilles cathédrales sont des « symboles de pierre. »

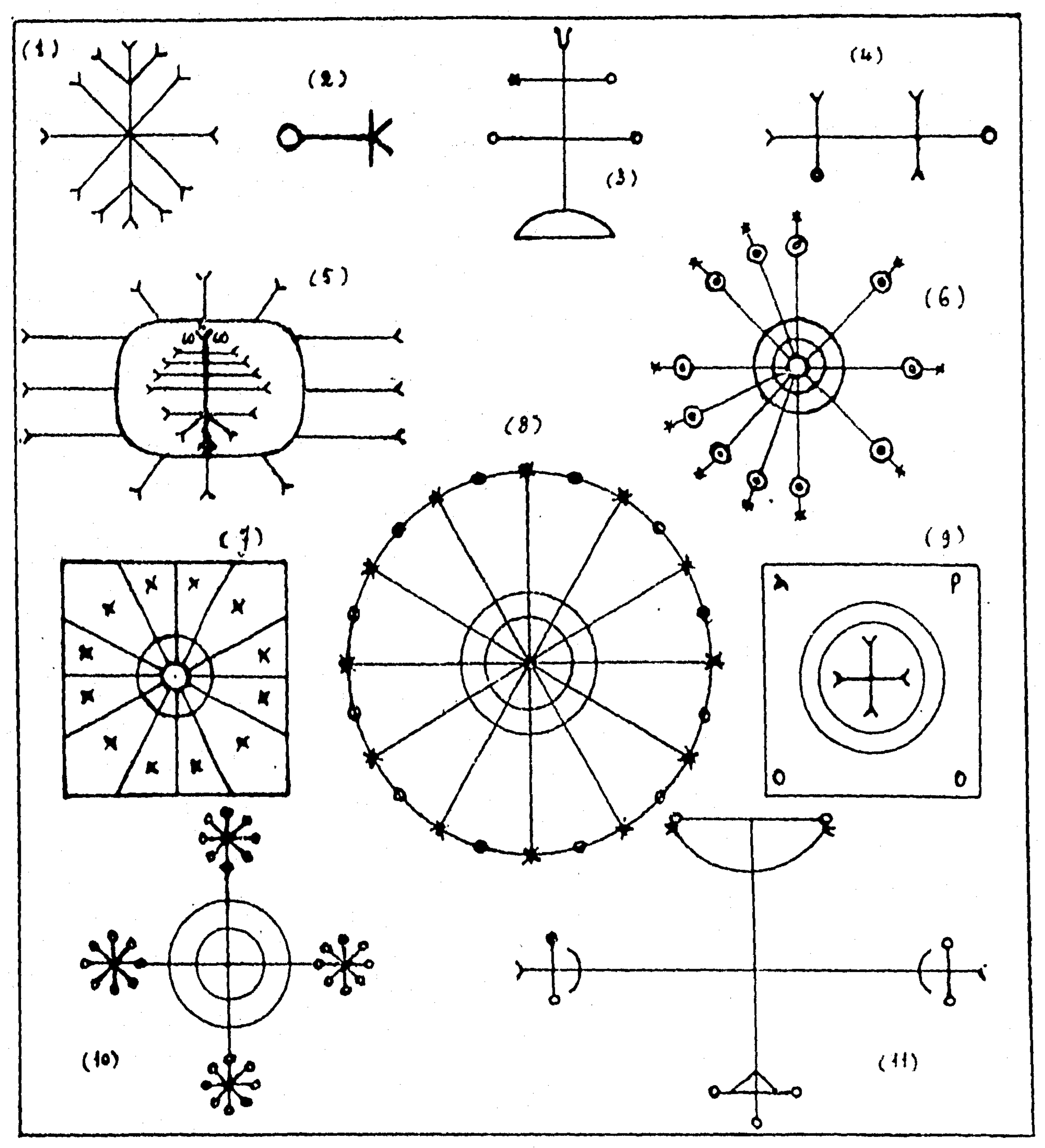
Nous usons, il est vrai, de certains termes qui peuvent sonner étrangement aux oreilles non averties ; mais ces termes, tirés des Pères de la Gnose, sont indispensables à l'entendement exact de ce qu'ils doivent exprimer, tout comme en langage usuel on se sert de mots étrangers pour désigner des idées ou des objets introduits chez nous du dehors et dont notre langue n'offre pas d'équivalent. Un peu d'habitude suffit.

Et maintenant je reviens à la question : « A qui vous adressez-vous ? » Nous nous adressons, Monsieur, à tous et à personne, à vous peut-être, mais je n'en sais rien ; car nous avons pour principe de ne faire aucun acte particulier de prosélytisme. Cette modeste Revue est la seule démonstration extérieure de notre existence ; quand on nous interroge, nous répondons de notre mieux ; quant on vient à nous, nous tendons la main et faisons place au nouveau frère ; c'est tout.

La Gnose s'adresse à tous, aux catholiques-romains qui se sentent virtuellement en dehors des dogmes immuables et de l'intransigeance de leur Eglise, qui ne peuvent plus avoir la foi aveugle qu'elle exige, qui sont *excommuniés de fait*, et ont assez de loyauté dans leur conscience, assez de respect pour elle, pour s'en séparer dès qu'ils n'y croient plus. *La Gnose*

Je terminerai, avec cette dernière citation, ce que j'avais à faire ressortir, au point de vue magique, dans le *papyrus Bruce*.

Voici maintenant les figures les plus curieuses dont j'ai dit un mot ci-dessus.



SCEAUX MAGIQUES DU PAPYRUS GNOSTIQUE BRUCE

(*A suivre.*)

MARNÈS.

SIMPLES PENSÉES

« A qui donc vous adressez-vous ? » Cette question m'a été posée récemment au sujet de *la Gnose*, par un esprit très élevé qui s'effare de l'allure

s'adresse aux protestants de toute confession, à toutes les sectes de l'ancien et du nouveau monde (et Dieu sait si elles sont nombreuses !), à la Réforme en un mot qui, suivant l'auteur cité plus haut, « n'a été « qu'une dépression de l'esprit religieux, un recul vers l'esprit ju- « daïque, un émiettement chrétien, une dissolution et non pas un « progrès. » Elle s'adresse, *la Gnose,* aux israélites dont la foi, principe apparent du christianisme, toujours debout sans avancer, n'est en réalité que le lien national d'un peuple dissous ; elle s'adresse aux mahométans tournés vers la Mecque, comme à nos frères d'Extrême-Orient, comme à tous les philosophes, à tous les penseurs, à tous les croyants, et elle leur dit : voilà ce que je suis, voilà ce que je crois, voilà ce que j'espère... voilà sur quoi je m'appuie. Si votre esprit n'est pas en accord avec la foi que vous professez, si vous êtes assaillis de doutes, si vous vous sentez hors de la communion de vos frères, oh ! de grâce, ne persévérez pas dans l'indifférence ou ne vous abaissez pas à l'hypocrisie. Le Christ a dit : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. » Si vous n'êtes pas, si vous ne pouvez plus être loyalement catholique, protestant, juif ou musulman convaincu, venez à moi, ne restez pas avec ce vide affreux que laisse dans l'âme une religion morte, — c'est un vide dont ont meurt ! Mais si au contraire, quelle que soit votre foi, vous y adhérez de tout votre cœur, de toute votre esprit, de toutes vos forces spirituelles ; si votre raison s'incline sans controverse sous ses enseignements, si, en un mot, vous êtes un fidèle — non pas seulement de nom, mais de fait — oh ! alors, restez là où Dieu vous a mis, et bénissez-le de n'avoir point permis que cette foi précieuse fût ébranlée en vous.

Car, sachez-le bien, à l'encontre des diverses Eglises dites chrétiennes — celle de Rome en particulier — la Gnose n'entend pas monopoliser le Salut. Le Salut est dans la voie, quelle qu'elle soit, où l'homme marche d'un cœur simple et pur, les yeux fixés sur l'Eternel, avec l'Eon Christos pour guide et pour Maître.

Esclarmonde.

ERRATA DU NUMÉRO 2.

Page 18, ligne 29, supprimer la virgule à la fin de la ligne.
Page 20, lignes 1 et 38, lire *la Connaissance,* au lieu de *la connaissance.*
Page 28, ligne 18, lire *pourrait,* au lieu de *pourrati.*
Page 34, ligne 13, lire Σιγή

Le Gérant : A. THOMAS

LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNÉOUD ET Cie.